

Histoire du monde indien

M. Gérard FUSSMAN, professeur

Cours : Le bouddhisme sur la rive droite de l'Oxus

Le cours de cette année était conçu comme une longue introduction aux deux journées d'études sur Termez dont il sera question plus bas. Il s'adressait en priorité au public cultivé, mais peu au courant de l'histoire du bouddhisme, qui remplit les salles du Collège de France et écoute à 6 heures du matin France-Culture qui devait le diffuser quelques mois plus tard. Il s'appuyait sur la très détaillée histoire du bouddhisme en Asie Centrale ex-soviétique publiée par B.A. Litvinskij dans le dernier chapitre de son livre, co-signé par Tamara I. Zejmal', *The Buddhist Monastery of Ajina Tepa, Tajikistan. History and Art of Buddhism in Central Asia*, ISIAO, Roma 2004, mais la perspective était différente : l'accent était mis sur les conditions très particulières de la diffusion du bouddhisme en Bactriane du nord (aujourd'hui Ouzbékistan du sud) et sur l'importance mondiale de ce phénomène.

On a donc commencé par là, rappelant que la Bactriane fut une étape importante dans la diffusion du bouddhisme vers la Chine et le Japon. Les premiers introducteurs/traducteurs de textes bouddhiques en Chine étaient originaires de cette région et des régions iranophones voisines (Parthie, Sogdiane). L'autre voie de diffusion du bouddhisme vers le Xinjiang, par Gilgit, bien qu'utilisée dès le I^{er} siècle de notre ère, ne fut vraiment importante que du IV^e au VII^e siècle.

Depuis la fin du XIX^e siècle, les érudits se sont acharnés à repérer le moindre indice démontrant une connaissance ancienne du bouddhisme dans les territoires iranophones situés au nord de l'Hindou-Kouch, avec parfois beaucoup d'imagination. Il est certainement vain de chercher des traces de la connaissance du bouddhisme en Iran avant la conquête d'Alexandre : la plupart des historiens occidentaux pensent maintenant que le Buddha n'avait guère disparu depuis plus de cent ans lors de l'avènement d'Asoka (c. 264). Il serait étonnant que sa prédication ait aussitôt atteint l'Iran, d'autant que les premiers établissements bouddhiques repérés dans le nord-ouest de l'Inde, sur la frontière linguistique et

culturelle avec l'Iran, ne sont pas antérieurs à Aśoka (c. 264-227). Le contact se fit probablement sous Aśoka car ce souverain, à qui l'expansion du bouddhisme doit beaucoup, a envoyé des ambassadeurs-missionnaires dans le monde hellénistique et, maître de Kandahar, y avait sans doute installé quelques moines. Dès lors la doctrine pouvait être connue en Iran proprement dit. Elle dut l'être vers la même époque en Bactriane où les contacts furent plus intenses car la Bactriane fit souvent partie de la même formation politico-territoriale que l'Inde du nord-ouest : ce fut le cas sous plusieurs souverains indo-grecs, sous les Kouchans, sous certains Sassanides et sous les Hephthalites. On ne s'étonnera donc pas que des textes non ambigus montrent une certaine familiarité avec le bouddhisme. Mani (mort en 277 ou 274 de notre ère) en avait une assez bonne connaissance, mais probablement acquise par un voyage en Inde du nord. Kirdīr/Kardēr se vante d'avoir agi contre les bouddhistes sous Bahrām/Vahrhān II (274-293 ou 276-293). Le bouddhisme en tout cas ne semble pas avoir marqué profondément l'Iran non-oriental. La seule trace durable de son influence est le mot persan *bot/budd*, « effigie », probablement emprunté au moyen indien * *bud* < *buddha*. M. Melikian-Chirvani, dans un bel article aux traductions un peu forcées (« L'évocation littéraire du bouddhisme dans l'Iran musulman », *Le monde iranien et l'islam* II, Genève, Droz 1974, 1-72 ; à nuancer par A. Wink, *Al-Hind* I, Delhi 1960, p. 150) en a répertorié les occurrences anciennes. Il a aussi voulu démontrer que c'est par l'imitation des statues bouddhiques que s'est répandue en Iran la vogue des visages féminins en forme de pleine lune. Cette dernière hypothèse, qui n'est pas invraisemblable, n'est pas non plus nécessaire car les peintures d'Iran oriental d'époque hephthalite montrent des visages féminins ronds.

On n'a pas assez marqué que la connaissance du bouddhisme dans une région donnée ne prouve en rien qu'il y était implanté. La découverte d'une représentation bouddhique, d'un texte, d'une inscription et même d'un petit *stūpa* prouve simplement le passage ou le séjour en cet endroit d'un ou plusieurs bouddhistes laïcs. Pour une religion comme le bouddhisme, on ne peut parler d'implantation que lorsque l'on constate l'existence d'une communauté monastique, c'est-à-dire d'au moins quatre moines régulièrement ordonnés passant ensemble une partie de l'année dans un monastère et y observant ensemble les rituels prescrits par le *vinaya*, en particulier la récitation mensuelle du *prātimokṣa* (rituel communautaire de confession). On sait que dans les régions séparées de l'Inde par de grands obstacles naturels, en Chine par exemple, on a pu adopter dans les premiers temps des solutions de transition pour pallier l'absence d'un nombre suffisant de moines « purs » et régulièrement ordonnés. L'implantation du bouddhisme a pu s'y faire par un moine seul, apportant avec lui quelques textes et prêchant par la parole et l'exemple. Mais les moines bouddhistes voyagent d'ordinaire en petits groupes et la Bactriane est suffisamment proche de l'Inde pour que l'on puisse y faire coïncider les débuts de l'implantation du bouddhisme avec la fondation d'un monastère comportant au moins quatre moines du même *nikāya* (voir plus bas)

précédemment ordonnés au sud de l'Hindou-Kouch. Pour l'instant, les fondations les plus anciennes connues datent, à quelques années près, de l'époque de Sōter Megas (c. 30-60 de notre ère). Elles ont été repérées à Bactres en 2005, à Kara Tapa en 2003. Il est possible que l'on trouve un jour des fondations plus anciennes, mais probablement pas de beaucoup car au Gandhāra, la région de l'Inde la plus proche, la grande période d'expansion du bouddhisme date de la période śaka (c. 47 avant notre ère - 40 après notre ère). Le fait est maintenant bien attesté par de nombreuses inscriptions, en particulier celles émanant des roitelets d'Oḍi et d'Apraca, qui indiquent de façon explicite qu'une fondation (*stūpa* et monastère) a été faite là où auparavant il n'y en avait pas. L'apparition de fondations bouddhiques au nord de l'Oxus dans la première moitié du I^{er} siècle de notre ère précéderait ainsi d'une ou deux générations la présence de moines bouddhistes en Chine à la fin de ce même siècle, ce qui paraît être un intervalle de temps plausible, compatible aussi avec le fait qu'un peu plus tard, les premières traductions en chinois de textes bouddhiques aient été faites grâce à des Iraniens originaires de cette région.

La conversion de populations bactriennes au bouddhisme se heurtait à des difficultés importantes. Pour la première fois les moines bouddhistes opéraient en pays de civilisation non-indienne. Le problème de la langue n'était pas probablement le plus important, langues iraniennes et indo-aryennes étant génétiquement apparentées et ayant encore, aux environs de notre ère, beaucoup d'éléments en commun. Le problème du climat nécessitait quelques adaptations car les pluies de mousson (*varṣa*), qui occupent une place très importante dans le calendrier monastique indien, n'atteignent pas l'Asie centrale. Les obstacles les plus importants étaient d'ordre culturel. Les bouddhistes dont le discours part de postulats communs à tout le monde indien (pas de véritable création du monde, cycle continu de renaissances et de re-morts, primauté de l'ascétisme et du célibat) et les modifie par des conceptions qui ne leur étaient pas exclusives (impuissance des dieux, automaticité de la rétribution des actes, déni de l'existence du bonheur si celui-ci est temporaire seulement) se trouvaient en face de populations probablement mazdéennes, donc imprégnées depuis des siècles de croyances à l'opposé des présupposés idéologiques du bouddhisme : existence d'un dieu suprême et créateur, durée finie du monde, nécessité du combat du bien contre le mal, jugement des âmes, séjour des justes dans un paradis éternel dont étaient exclus les méchants, mais aussi ceux qui, n'ayant pas mené une vie de famille, auraient ainsi affaibli le combat du bien contre le mal. Usages familiaux (mariage préférentiel avec la sœur dans certains cercles mazdéens au moins) et rites funéraires (l'incinération est une abomination pour les mazdéens) étaient aussi à l'opposé de ce que professaient et pratiquaient les bouddhistes indiens.

Contrairement à ce qui est généralement affirmé, rien n'indique que le commerce ait été le vecteur principal du bouddhisme. Il est certain que les/des marchands se sont montrés à l'occasion généreux envers les monastères. Mais l'analyse des inscriptions indiennes montre qu'en Inde le bouddhisme a dû son

expansion à la protection des rois et des potentats locaux. Il en fut probablement de même en Bactriane, à l'époque politiquement unie à l'Inde. On peut supposer que les premiers moines sont arrivés dans les bagages de grands seigneurs ayant des possessions à la fois au nord et au sud de l'Hindou Kouch et ayant rencontré le bouddhisme en Inde proprement dite. Ces grands seigneurs, probablement d'origine nomade et implantés depuis peu en Bactriane, donc un peu moins imprégnés de convictions mazdéennes que la population locale, étaient peut-être un peu plus ouverts aux idées nouvelles. Peut-être aussi utilisaient-ils comme personnel administratif des Indiens aux convictions bouddhistes ou même des moines. Il n'est pas possible de dire aujourd'hui si, comme en Inde à la même époque, l'établissement de sanctuaires bouddhiques leur paraissait être une garantie de stabilité et de survie pour leur famille et leur pouvoir.

Quelques leçons ont été consacrées aux caractéristiques du bouddhisme indien de cette époque, celui qui fut introduit en Bactriane. On se reportera pour cela à G. Fussman, « Upāya-kauśalya. L'implantation du bouddhisme au Gandhāra », *Bouddhisme et cultures locales. Quelques cas de réciproques adaptations*, Actes du colloque franco-japonais de septembre 1991 édités par Fukui Fumimasa et Gérard Fussman, Paris, EFEO, Études thématiques n° 2, Paris 1994, 17-51. Le paradoxe est que tous les témoignages aujourd'hui disponibles sur le bouddhisme bactrien indiquent qu'il était de type ancien (*hīnayāna*) alors que le bouddhisme chinois, qui lui doit tant, appartient presque totalement au Grand Véhicule (*mahāyāna*). On a expliqué que la différence n'était pas absolue, que les *vinaya* et les ordinations étaient probablement communs, que l'on sait de façon certaine que le même monastère pouvait abriter des moines se rattachant à l'un ou l'autre de ces courants, et que la détermination archéologique de l'appartenance au *mahāyāna* est loin d'être aisée.

Les inscriptions de Kara Tepe et Fajaz Tepe (infra) montrant que ces monastères étaient de filiation *mahāsāṅghika*¹, on a expliqué ce qu'étaient les *nikāya*. La traduction, jadis correcte, de ce mot par « secte » est aujourd'hui impossible car « secte » a désormais en français des connotations péjoratives. Pour beaucoup de Français, aujourd'hui, une secte est un groupe fermé sur lui-même, fanatique et intolérant, tout le contraire de ce qu'est, dérivés mis à part, un *nikāya*. Les traductions alternatives proposées ne sont guère plus satisfaisantes. « École » a l'inconvénient d'insister sur les différences doctrinales, dont aujourd'hui on ne croit plus qu'elles aient été déterminantes. « Ordre (monastique) » serait excellent si le mot ne désignait pas des institutions chrétiennes (en fait presque exclusivement catholiques) dont peu de gens aujourd'hui, même dans les pays dits christianisés, connaissent le pourquoi et le fonctionnement. En fait skt. *nikāya* signifie seulement « groupe ». Son synonyme pāli, *ācariyavāda*, est un peu plus précis :

1. Ce dont on ne doit surtout pas conclure que tous les monastères de Termez étaient *mahāsāṅghika* : il existait probablement une dizaine de monastères dans le région de Termez et on ne peut exclure que parmi eux, il y en ait eu d'obédience *sarvāstivādin*, *dharmaguptaka* ou autre.

« doctrine des maîtres ». Des études récentes (H. Bechert en particulier) montrent qu'il s'agit à l'origine de groupes s'étant séparés sur des problèmes de respect des règles disciplinaires mineures, pas sur des problèmes de doctrine. Avec le temps, la séparation s'est matérialisée (port de robes monastiques légèrement différentes, prononciation divergente du rituel d'ordination etc.) et a donné lieu à des différences de doctrine mineures, les disciples suivant l'opinion des maîtres (*ācārya*) qui les avaient ordonnés. « Groupe de filiation » ou « filiation monastique » rendrait assez bien le mot *nikāya*. Mais on peut se demander si introduire une nouvelle traduction ne serait pas facteur de confusion.

On s'est référé pour les doctrines à l'excellent ouvrage d'A. Bareau, *Les sectes bouddhiques du Petit Véhicule*, EFEO, Saïgon, 1955, et en particulier à son chapitre sur les *mahāsāṅghika*, groupe dont certaines conceptions (existence d'innombrables Buddhas, etc.) sont aussi celles des grands *sūtra* du *mahāyāna*. Ce n'est probablement pas tout à faire un hasard si l'un des monastères *mahāsāṅghika* de Kara Tēpa s'appelait *dramila-vihāra*, « le monastère tamoul » ou « le monastère de Tamoul » (si *dramila* est un nom propre, comme il est probable) [inscription inédite]. Les *mahāsāṅghika* étaient en effet très bien implantés en Andhra.

Enfin on a présenté les principaux sites archéologiques aujourd'hui connus au nord de l'Oxus, au Turkménistan (Merv), en Ouzbékistan du sud, au Tadjikistan. Dans la vallée du Surxan Darya, il existe ainsi des monastères importants dès la première moitié du I^{er} siècle. Certains se sont arrêtés de fonctionner au III^e ou au IV^e siècle, mais, contrairement à ce qui est enseigné dans la plupart des publications, la cause essentielle ne paraît pas être le passage de la région sous contrôle sassanide : toutes les destructions constatées peuvent avoir des causes naturelles (fragilité des sculptures de terre, effondrement des couvertures et des murs, récupération des matériaux une fois les monastères abandonnés etc.). Des établissements importants furent construits au V/VI^e siècle encore et même vers 650 (Ajina-Tēpa). Quelques-uns des monastères de Termez restèrent en activité au moins jusqu'en 650. Ajina Tēpa fonctionna jusque vers 750. Mais à Termez, les bâtiments, une fois abandonnés, servirent de lieux de dépôt pour les morts de la population locale selon des rites que l'on peut qualifier de mazdéens bien qu'ils ne soient pas incompatibles avec le bouddhisme. La désécration de ces monuments encore debout indique probablement que cette population locale était loin d'avoir été entièrement convertie au bouddhisme. En dehors de la vallée du Surxan Darya, la rareté des implantations semble indiquer aussi que le bouddhisme n'était pas la religion dominante.

On ne sait pas qui étaient les protecteurs de ces monastères. A Kara Tēpa, deux noms de *dānapati* sont connus : Devaka/deoka (faussement lu *khadevaka*, « royal » par M^{me} Vertogradova) et Dramila. Ce sont des noms indiens, mais ils peuvent avoir été portés par des personnages d'ascendance ou de langue maternelle non-indienne : Vāsudeva le Kouchan portait lui aussi un nom indien. Rien n'indique d'où venait la richesse ou la puissance de ces personnages. Toutes les

hypothèses sont permises. Sur les moines, nous ne savons presque rien. Les noms indiens peuvent avoir été portés par des autochtones comme par des moines venus du sud de l'Hindou Kouch. Les inscriptions bactriennes sur vase indiquent probablement que le moine à qui le vase inscrit appartenait avait pour langue maternelle le bactrien. L'indice le plus frappant est la présence d'un moine au crâne déformé sur le relief de calcaire de Fajaz Tepe.

Bien que B. Staviskij et J. Harmatta aient fait grand cas d'un Buddha de Kara Tepa entouré de flammes, il ne faut pas voir là un indice de syncrétisme bouddho-iranien : cette iconographie est connue en Inde et s'explique assez facilement. La présence de statues de *bodhisattva* n'implique pas l'appartenance au Grand Véhicule. Toutes les découvertes s'expliquent fort bien à l'intérieur du *hīnayāna*, mais elles n'excluent pas la présence, peut-être même majoritaire, de moines qui, tout en respectant les coutumes anciennes et les règles du *vinaya*, avaient choisi la carrière du *bodhisattva* plutôt que la voie des *arhant*.

On notera partout l'importance des liens avec l'Inde. À l'exception de quelques inscriptions en bactrien, tous les textes, relativement nombreux (Bairam Ali, Zang Tepa), et inscriptions sont en sanskrit ou moyen-indien ne dénotant aucune particularité locale. Les écritures indiennes utilisées (*brāhmī* et *kharoṣṭhī*) ont le même ductus que celles utilisées à même époque (ou un peu avant) au sud de l'Hindou-Kouch. Le voyage en Inde gangétique du moine Dharmamitra, originaire de Termez, est exemplaire de ces liens. Il a dû y avoir beaucoup de voyages en sens inverse. La sculpture ancienne est clairement gandharienne d'inspiration, mais de fabrication locale comme l'avaient bien vu les savants soviétiques, en particulier G.A. Pugačenkova. La sculpture de terre des V/VI^e siècles et la peinture présentent des similarités étroites avec ce que l'on voit au même moment à Ghazni et dans la région de Caboul. Le monastère en cours de fouille de Kara-Tepa Nord est de plan indien, mais montre un système de voûtes et coupoles iranien, vite exporté puisque le monastère de Gul Dara, près de Caboul, est la copie presque exacte de ce monastère, jusque dans des détails comme la disposition des portes et soupiraux.

Bien que beaucoup reste à comprendre ou préciser, en particulier les rapports avec Bāmiyān et le Gandhāra, il est clair qu'à toute époque les monastères du nord de l'Oxus étaient en contact étroit avec les centres religieux et artistiques indiens. Bien que cela n'apparaisse pas (et puisse difficilement apparaître) dans les rapports de fouille, il faut rappeler que partout ces monastères ont été non seulement des établissements religieux, mais aussi, à un degré plus ou moins important, des centres de culture artistique, scientifique (médecine, astronomie, mathématiques) et philosophique (logique). Mais l'utilisation des monastères désertés comme lieux de sépultures mazdéennes montre que la majeure partie de la population avait conservé non seulement sa langue, mais aussi ses croyances et probablement sa culture.

Les liens avec le Xinjiang sont loin d'être apparents. La dispersion et la rareté des établissements hors de la vallée du Surxan Darya interdisent de penser qu'ils aient servi de relai à l'influence indienne. Leur densité dans la vallée du Surxan Darya permet par contre d'imaginer que les monastères de cette région aient hébergé des moines indiens en route pour le Xinjiang ou qu'ils y aient envoyé quelques-uns de leurs moines.

On a profité de la présence à Paris d'une délégation de l'Institut d'Archéologie d'Afghanistan, dirigée par M. Nader Rassouli et comprenant ses adjoints MM. Qadiryon et Zaker, pour présenter au public, par la voix de M. Abdul Samad Qadiryon, les fouilles de monuments bouddhiques effectuées par cet Institut, à Caboul et dans sa région, de 2003 à 2005. Cette conférence a eu lieu le mardi 30 mai, pendant le cours. Elle a permis de constater qu'à Caboul, comme dans la vallée du Surxan Darya, on construisait et décorait des monastères bouddhiques aux V^e et VI^e siècles encore. Après son abandon, l'un de ces monastères servit, comme ceux de Termez, de lieu de sépulture selon un rite peut-être mazdéen. Voir les publications préliminaires par le directeur de la fouille, M. Zafar Paiman, « La renaissance de l'archéologie afghane ; découvertes à Kaboul », *Archéologia*, n° 419, février 2005, 24-39 et « Région de Kaboul, nouveaux monuments bouddhiques », *Archéologia* n° 430, février 2006, 24-35.

Séminaire : Données nouvelles sur l'histoire de Termez et sur le bouddhisme en Bactriane du nord (Ouzbékistan), sous forme de deux journées d'études les 7 et 8 juin 2006

Deux écoles s'opposent sur le statut administratif de la vallée du Surxan Darya (Ouzbékistan du sud) à l'époque achéménide et sous les souverains gréco-bactriens, les uns voulant qu'elle fasse partie de la Sogdiane, les autres de la Bactriane. Mais le fait important et incontestable est que culturellement et linguistiquement, ce territoire faisait partie de la Bactriane au moins depuis le I^{er} siècle avant notre ère, et probablement depuis l'âge du bronze. Depuis le XIX^e siècle, la partie de la Bactriane située au sud de l'Amu Darya, ancien Oxus, fait partie de l'Afghanistan. Son exploration archéologique a commencé en 1924 et les Français y ont pris une part majeure, à Bactres son ancienne capitale dont le nom s'est préservé jusqu'à aujourd'hui (Balkh), à Surkh Kotal, à Ai Khanum surtout, etc. Les recherches ont été interrompues de 1978 à 2003 et ne peuvent aujourd'hui reprendre sans extrêmes précautions. Dans la vallée du Surxan Darya, au contraire, les recherches archéologiques se sont poursuivies sans interruption majeure depuis 1930 et ont également donné lieu à des découvertes majeures : Sapalli-Tepe, Djarkutan, Xalčajan, Dal'verzín Tepe, etc. On peut considérer que la vallée du Surxan Darya a été plus densément explorée que le reste de la Bactriane et que les trouvailles qui y ont été faites nous donnent une idée pas trop fautive de ce que peuvent recéler les grands sites archéologiques mal explorés de la Bactriane occidentale.

Le site le plus vaste est celui de l'ancienne Termez (Tarmita), détruite comme Balkh par Gengis Khan. La ville ancienne était établie sur la rive gauche de l'Amu Darya, à quelques kilomètres à l'ouest du confluent entre le Surxan Darya et l'Amu Darya. Aujourd'hui, un pont construit par les Soviétiques, le seul existant sur l'Amu Darya, permet le passage du chemin de fer. Dans l'antiquité, les voyageurs et marchandises franchissaient sur des bacs le fleuve, à cet endroit divisé en deux par une grande île. Balkh est à deux jours de marche de Termez seulement et l'on doit penser que les relations entre les deux villes furent toujours étroites.

Une mission archéologique franco-ouzbègue travaille à Termez depuis 1993. Elle s'est jusqu'ici surtout consacrée à la fouille de la ville ancienne. En 1997, M. Leriche organisa à Termez un colloque, depuis publié en français et russe, pour faire le point sur les recherches en cours. À partir de 1998, les recherches s'accéléchèrent. La mission franco-ouzbègue, depuis lors dirigée par MM. Leriche et Pidaev, s'attacha particulièrement à retracer l'histoire de la ville avec des chantiers sur la citadelle et sur la partie ouest de la cité (fortifications et ensemble culturel de Tchingiz Tepe, cartographie complète du site). En même temps, une mission ouzbègue dirigée par M. Pidaev, aidée par des fonds réunis au Japon par M. Kato, reprit la fouille du site bouddhique de Kara Tepe², situé au nord de la ville et en dehors de celle-ci. Les découvertes furent spectaculaires, avec le dégagement d'un monastère bouddhique à étage, de plan indien et de construction iranienne (coupoles sur trompes et voûtes inclinées), conservé par endroits sur quatre mètres de haut, et la mise au jour de nombreux fragments sculptés et tessons inscrits. Ces découvertes permettent de remettre en question l'interprétation religieuse et historique du site donnée par son précédent fouilleur, B. Ja. Staviskij. Elles incitent aussi à reprendre l'étude du très proche et très important monastère de Fajaz Tepe, objet de travaux de conservation en 2004 et 2005 avec le concours de l'UNESCO, dont la fouille reste très insuffisamment publiée. Éric Ollivier et moi-même avons pu déjà en récupérer le plan détaillé, établi en 1978, deux ans après la fouille, par M. Rahmat Ullah et resté inédit.

L'importance des découvertes et le besoin de les évaluer en concertation avec les savants intéressés m'incitèrent à proposer dès 2004 à MM. Leriche et Pidaev d'organiser au Collège de France deux journées d'études consacrées aux derniers développements des fouilles de Termez. Elles eurent lieu les 7 et 8 juin 2006, avec l'aide du Centre d'Archéologie de l'École Normale Supérieure et de l'Institut d'Archéologie d'Ouzbékistan (Samarcande) dont M. Pidaev est devenu entre-temps le directeur. Elles étaient organisées comme un séminaire : présentation orale de documents bruts et premiers essais d'analyse, soumis à discussion et donc susceptibles de reprise et modification avant publication. Le public fut

2. Ou Kara Tepe. Tepe est la prononciation persane (dari) du mot, Tepe la prononciation ouzbègue et tajike. J'utilise l'une ou l'autre, tenant compte soit de la graphie adoptée dans la plupart des publications, soit du désir nettement exprimé des fouilleurs.

nombreux, très compétent, et les discussions fructueuses. Nous espérons pouvoir publier sous forme très élaborée, et donc très différente de ce qui fut dit, les principaux documents présentés. On se contentera de donner ici, pour information, le programme de ces deux journées d'études. Chaque exposé durait environ 45 minutes et fut suivi d'au moins 30 minutes de véritables discussions.

Mercredi 7 juin 2006

9.00 Introduction par M. Gérard Fussman.

9.15 Présentation du site de Termez en Bactriane du nord par M. Chakir Pidaev, Directeur de l'Institut d'Archéologie d'Ouzbékistan, directeur de la fouille.

10.45 L'histoire archéologique de la citadelle de Termez de sa fondation à la conquête mongole par M. Pierre Leriche, Directeur de recherches au CNRS, directeur de la Mission Archéologique Franco-Ouzbèque de Bactriane, directeur de la fouille.

14.00 La découverte des extensions vers le nord-ouest : le complexe culturel et les fortifications kouchanes de Tchingiz Tepe par M. Pierre Leriche.

15.00 Les monuments religieux et funéraires de Tchingiz Tepe et de ses environs, à l'exception du monastère de Kara Tapa, par M. Chakir Pidaev.

16.30 Dharmamitra et le bouddhisme à Termez par M^{me} Cristina Scherrer-Schaub, Directeur d'études à l'EPHE, section des sciences religieuses.

Jeudi 8 juin 2006

9.00 La mission ouzbéko-japonaise de Kara Tapa par M. Kyuzo Kato, Professeur émérite au Musée national d'Ethnologie d'Osaka, son co-directeur.

9.15 La fouille en cours du grand monastère de Kara Tapa par M. Chakir Pidaev, directeur de la fouille.

10.30 Les ensembles bouddhiques de Kara Tapa et de Fayaz Tepe par M. Gérard Fussman.

14.00 L'importance d'Al Hakim al-Tirmidhi pour l'histoire du soufisme par M^{me} Geneviève Gobillot, Professeur à l'Université de Lyon III.

15.00 Termez expliqué par son environnement immédiat par M. Sebastian Stride, Maître de conférences à l'Université de Barcelone.

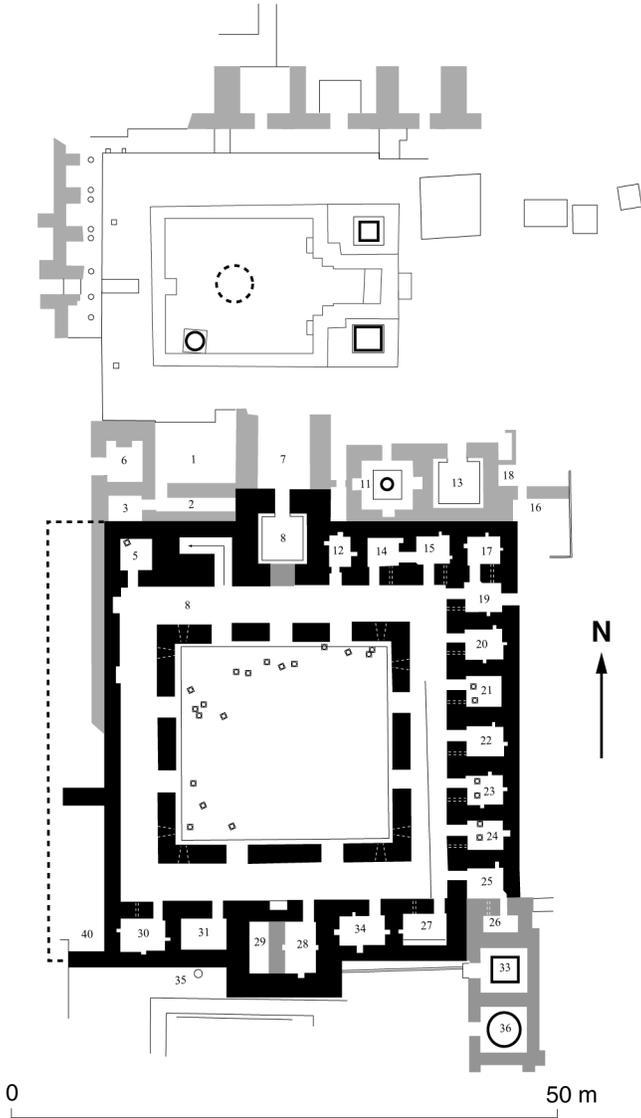
16.30 Le développement spatial et architectural de Termez, de sa fondation à nos jours, par M. Pierre Leriche.

17.30 Conclusion : la place de Termez dans la géopolitique et l'histoire religieuse et économique de l'Asie centrale par M. Gérard Fussman.

Cours à l'étranger : Le bouddhisme aux frontières de l'Inde aux alentours de notre ère, quatre heures, Freie Universität, Berlin, 16 et 17 janvier 2006

Activités de la chaire : Du 16 au 27 septembre 2005, M. Éric Ollivier, architecte-ingénieur-cartographe, a participé à la mission à Termez (Ouzbékistan) et fait le

Kara Tepe - Nord



Kara Tepe Nord : plan restitué à partir des relevés originaux de Ch. Pidaev, complétés par les relevés d'E. Ollivier et C. Dupont en mai 2006

relevé partiel des monastères de Fajaz Tepe et Kara Tepe. Du 7 au 23 avril 2006, il a participé au relevé de monuments à Doura-Europos (Syrie) sous la direction de M. Pierre Leriche. Du 6 au 16 mai 2006, afin de préparer les journées d'études sur Termez, il a dressé, avec l'aide de M. Cyrille Dupont, le plan du monastère de Kara Tepe-Nord (localisation précise sur le plan des ruines de Termez dressé par la mission franco-ouzbèke, plan des locaux déjà fouillés, coupes) [voir illustration page précédente]. Il a assuré la préparation des documents graphiques montrés par les différents intervenants lors de ces journées d'études, les 7 et 8 juin 2006.

Il a commencé les travaux de télédétection nécessaires à la réalisation du volume I des *Monuments bouddhiques de la région de Caboul* et la numérisation des documents qui seront reproduits dans cet ouvrage.

Il gère l'informatique de la chaire et supervise l'identification, le catalogage informatisé et la numérisation des collections de photographies données à la photothèque de l'Institut d'Études Indiennes du Collège de France.

M^{me} Isabelle Szelagowski, promue maître de conférences au 1^{er} octobre 2005, s'est occupée de recherches documentaires et bibliographiques en relation avec le programme d'enseignement et de recherche de la chaire. Elle assure par ailleurs le secrétariat de la chaire, gère les commandes de livres et les publications de l'Institut d'Études Indiennes et rédige la *Lettre d'Information* annuelle dudit Institut. Elle en fera paraître le n° 18 en octobre 2006.

Dans le cadre de la préparation des deux journées d'études sur Termez, Madame Nathalie Lapierre s'est rendue du 31 mars au 24 avril 2006 à Termez et Kampyr Tepe (Ouzbekistan) dont elle a participé à la fouille en cours sous la direction de M.E. Rtveldzde. Elle a assuré bénévolement les fonctions de traductrice russe-français lors des deux journées d'études sur Termez.

PUBLICATIONS

« Afghanistan, les leçons du passé », dans *Afghanistan, Ancien carrefour entre l'est et l'ouest* (Actes du colloque international de Lattes 2003) édité par O. BOPEARACHCHI et M.-F. BOUSSAC, Brepols, Turnhout (Belgique), 7-13.

Édition, introduction et chapitre « Entre fantasmes, science et politique : l'entrée des Āryas en Inde », de *Āryas, aryens et Iraniens en Asie Centrale*, par G. FUSSMAN, J. KELLENS, H.-P. FRANCFORT, et X. TREMBLAY, Publications de l'Institut de Civilisation Indienne du Collège de France, fasc. 72, Paris, 2005, 7-20.

Comptes rendus de Boris A. LITVINSKIĬ and Tamara I. ZEĬMAL', *The Buddhist Monastery of Ajina Tepe, Tajikistan. History and Art of Buddhism in Central Asia*, Istituto Italiano per l'Africa e l'Oriente and Academy of Sciences of Tajikistan, IsIAO, Roma 2004, dans *Journal Asiatique* 2005-2, 723-729. Monika ZIN, = *Ajanta, Handbuch der Malereien 2, Devotionale und ornamentale Malerei*,

Otto Harrassowitz, Wiesbaden 2003, in-4°. Vol. I, Interpretation, pp. 544 ; vol. II Tafeln, dans *Journal Asiatique* 2005-2, 729-733. Oskar von HINÜBER, *Die Palola Šāhis, Ihre Steininschriften, Inschriften auf Bronzen, Handschriftkolophone und Schutzzauber. Materialien zur Geschichte von Gilgit und Chilas*, = Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Forschungsstelle « Felsbider und Inschriften am Karakorum Highway », *Antiquities of Northern Pakistan, Reports and Studies*, vol. 5 edited by Harald Hauptmann, Verlag Philip von Zabern, Mainz 2004, dans *Journal Asiatique* 2005-2, 734-742.

« Georges Redard [1922-2005] » (nécrologie), *Studia Iranica* 35-1, 2006, 127-134.

PROFESSEURS ÉTRANGERS INVITÉS

M. Shakir PIDAEV, Directeur de l'Institut d'Archéologie d'Ouzbékistan (Samarcande), a donné cinq conférences les 7, 8, 14, 21 et 23 juin 2006 sur l'exploration archéologique de la Termez ancienne.

MAÎTRE DE CONFÉRENCES ASSOCIÉ

Le Professeur K.L. Sharma, Professeur honoraire de sociologie à l'Université Nehru de New-Delhi, Vice-chancelier de l'Université du Rajasthan (Jaipur), maître de conférences associé au Collège de France pour l'année 2005-2006, a donné à l'invitation de l'Institut d'Études Indiennes du Collège de France et du Centre d'Études de l'Inde et de l'Asie du Sud (EHESS-CNRS) trois conférences sur le sujet « Indian Universities : An Insider's Sociological Approach » : le 17 novembre, Higher Education in Contemporary India ; le 24 novembre, 1st Case Study, Jawaharlal Nehru University (New-Delhi) ; le 1 décembre, 2nd Case Study, Rajasthan University (Jaipur). Prenant appui sur les études de terrain menées à Chanderi et la documentation archivée au Collège de France, il a avancé dans la rédaction d'un livre consacré aux tisserands indiens.

Il a aussi donné à l'Université de Bonn, le 24 janvier 2006, une conférence sur « Classe and caste in contemporary India » et le 29 janvier, devant l'Association des Intellectuels Indiens de Paris, une conférence sur « Caste and politics in contemporary India ».

MISSIONS ET AUTRES ACTIVITÉS

Direction de l'Institut d'Études Indiennes du Collège de France.

Président délégué du Conseil scientifique des bibliothèques du Collège de France.

Appartenance au Conseil scientifique de la BULAC (Bibliothèque Universitaire des Langues et Civilisations).

Appartenance au Comité Directeur de la Forschungsstelle für Felsbilder und Inschriften am Karakorum Highway de l'Académie d'Heidelberg.

Coorganisation avec J.-P. Changeux du colloque de rentrée du Collège de France « Croyance, raison et déraison » (13 et 14 octobre 2005) et exposé sur « Croyance, rationalisme et mysticisme dans le bouddhisme indien ».

Conférence sur « Buddhism on the North Bank of the Oxus River : new Data from Recent Excavations », Ancient Indian and Iran Trust, Cambridge, 4 mai 2006.

Mission en Ouzbékistan du 16 au 27 septembre 2005 : étude détaillée des monastères bouddhiques en cours de fouille à Termez sous la direction de M. Shakir Pidaev (Kara Tepe et Fajaz Tepe). Préparation de la publication des inscriptions indiennes nouvellement découvertes à Kara Tepe et Fajaz Tepe.